

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Office: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, 12, 4, 6 P. M.) and Temperature (56, 64, 66, 66).

CARNET MONDAIN

- JANVIER: Bals à l'Athénéeum, 27 Equipe de Yami. FEVRIER: à l'Opéra. 2 Nérée, 6 Olympiens, 10 Faustiniens, 13 Mithras, 16 Obéron, 21 Atlantiers, 23 Chevaliers de Momus, 27 Equipe de Protée, 28 Rex, 28 Equipe de Comus.

La Peste bubonique

On a la dans nos dernières dépêches que le fleuve qui fait tant de victimes en Mandchourie passe les plus vives flammes partout où il lui serait possible de s'introduire. En présence du danger qui les menace, la Russie et l'Angleterre prennent les mesures les plus énergiques pour s'en protéger. C'est ainsi qu'une conférence vient d'avoir lieu à laquelle ont pris part les autorités du gouvernement chinois et des médecins anglais et chinois, conférence due à l'initiative de la Russie ou à sa suggestion. La peste en question est une des plus redoutables connues; il y a longtemps qu'elle a fait son apparition en Asie et qu'elle a vainement combattu. Un médecin russe vient de visiter Fadzian et assure avoir découvert trois sources du mal dans le voisinage de cette localité où les habitants sont au nombre de sept mille. La maladie y sévit avec intensité; elle y fait tant et tant de victimes que celles-ci sont empilées dans les rues et les cours des demeures. Plus de 500 morts ont été constatés à Fadzian dans la dernière huitaine. La peste bubonique est l'opprobre de la médecine; jusqu'ici les hommes de l'art ne sont pas parvenus à découvrir le caractère exact, c'est ce qui explique leur impuissance à en arrêter le progrès.

Le gouvernement chinois ne réagit pas devant la calamité qui l'afflige; il vient d'ordonner à tous ses agents à l'étranger d'inviter les hommes de science à venir sur les lieux, à ses frais, étudier le moutier séan pour en débarrasser l'humanité si c'est possible. Le geste de la Chine ne manque pas d'ampleur, de noblesse, car s'il est vrai que ce pays est le premier intéressé à la destruction du mal, il aura fait quelque chose pour les autres peuples en les mettant à l'abri d'un danger qui tous les ans les menace et pourrait malheureusement un jour franchir les frontières que la Providence lui a imposées et se répandre dans le monde entier.

LA Baronne Alphonse de Rothschild.

Paris, 7 janvier: Elles s'en vont l'une après l'autre, ces femmes au cœur sensible et rare qui furent la grâce et la beauté du siècle dernier. L'autre jour c'était Mme Bartholoni, dont la mort si brusque, si inattendue tant cette grande dame d'autrefois paraissait jenne encore, nous surprit douloureusement. Aujourd'hui c'est la baronne Alphonse de Rothschild qui disparaît, emportée, elle aussi, avec une déconcertante soudaineté. Elle est morte hier matin, dans son hôtel de la rue Saint-Florentin, pendant que défilait non loin de ses fenêtres—coïncidence singulièrement cruelle—un cortège de larmes et de fleurs: celui qui emmenait à sa dernière demeure le jeune enfant du baron et de la baronne Edouard de Rothschild—son petit fils. Depuis bien des années déjà, depuis surtout qu'elle avait perdu son mari, qu'elle aimait de l'affection la plus tendre et dont elle admirait l'intellectualité supérieure, la baronne Alphonse—comme l'appelaient ses familiers—vivait pour ainsi dire à l'écart du monde: la fidélité de vieux amis avait créé autour d'elle un cercle d'intimité dont elle ne sortait guère: elle promenait sa quasi solitude parmi les trésors de l'hôtel de la rue Saint-Florentin, les splendides de son château de Ferrières ou les parterres féeriques de ses jardins de Cannes. A ceux qui lui reprochaient cet effacement volontaire, elle disait avec une pointe de mélancolie: —Vous oubliez que je ne suis plus qu'une vieille femme et, à mon âge, on s'enferme avec ses souvenirs. Elle n'en avait que de heureux. Anglaise d'origine—fille du baron Lionel de Rothschild, établi à Londres depuis 1815—la baronne Alphonse avait été admirablement belle, de cette beauté si typique de sa race à laquelle l'éblouissante fraîcheur de la carnation anglaise ajoutait un charme très piquant. Accueillie avec un égal empressement à la Cour des Tuileries et dans les salons du faubourg Saint-Germain, elle figurait à la fin de l'Empire parmi cette pléiade de femmes éblouissantes dont on admirait l'élégance, et qui s'appelaient la comtesse de Pourtales, la princesse de Metternich, la marquise de Jancourt, la comtesse de Meroy-Argenteau, la comtesse de Moltke, la

Le sexe fort.

Inquiet d'une candidature féminine qui vient troubler toutes ses traditions, l'Institut déléguait dernièrement pour savoir s'il peut ouvrir ou non ses portes au sexe faible. Par une coïncidence curieuse, M. Edmond Perrier, membre de l'Institut et directeur du Muséum, publiait le même jour une Causerie scientifique sur la flaire de Méline, le dragonneur et la bilharzie. Peut-être, à première vue, ne saisisait-on point le rapport de ce sujet à l'autre; mais, l'article de M. Perrier, contenant les lignes que voici: "Dans les formes peu actives du règne animal, de même que dans la société humaine en décadence, le rôle du sexe masculin s'amointrit de plus en plus, tandis que le sexe féminin, prenant une importance croissante, se substitue à lui peu à peu et finit par l'éliminer. Dans le règne animal, c'est l'organisme masculin qui s'amointrit et disparaît; dans les sociétés humaines, c'est la volonté masculine qui s'amointrit, qui "s'effémine" et laisse une sensibilité maladive prendre la place des fibres subgénitales de soi-même que comporte le rôle de père de famille. Ce n'est pas la femme qui s'éveille dans ces sociétés, c'est l'homme oublieux de sa mission qui se laisse glisser." La délibération de l'Institut n'a abouti qu'à un vote platonique, dont l'Académie des Sciences, à ce que l'on assure, ne tiendra pas grand compte. Il n'en pouvait être autrement: "Femina est à vos portes et vous déléguerez." On n'arrête pas une telle évolution.

Musée révolutionnaire.

Le gouvernement portugais vient d'ouvrir un Musée de la Révolution, où l'on a rassemblé les reliques, plus nombreuses qu'intéressantes, des événements de l'an dernier. Dans la salle de la marine, la place d'honneur est occupée par le portrait, entouré de fleurs funéraires, de l'amiral Reis qui se suicida en croyant la révolution marquée. Tout alentour sont disposés les fanions des batteries qui participèrent au bombardement de Lisbonne, et en face du portrait, se voit le canon historique qui, du pont du "Raphaël", ouvrit le feu sur le palais royal. La salle de l'armée contient les échantillons de armes de toute nature qui ont servi aux insurgés. Celle des archives renferme les premiers journaux républicains, les proclamations du gouvernement, les photographies, les gravures, les dessins représentant des scènes de la Révolution, les autographes des hommes illustres qui, depuis cet événement, appartiennent à l'histoire. On remarque dans un coin obscur une modeste échelle; ce n'est pas l'objet le moins précieux de cette exposition, car c'est à l'aide de cette échelle que le roi Manuel a franchi, pour s'enfuir, le mur de ses jardins. La note comique est fournie par des cigares et cigarettes "que le sort, dit une inscription officielle, semblait avoir destinés à être fumés par Don Manuel". Un jupon écarlate s'étale plus loin sur la muraille: c'est en brandissant ce drapeau improvisé que les patriotes proclamèrent la République à Portalegre. Les vitres du musée s'achève sur des idées plus graves. La dernière galerie s'appelle la Salle de la mort du Roi. On y voit, sur un socle drapé de velours rouge, la carabine et les pistolets de Buica et Costa, les meurtriers du roi Carlos.

Le sénateur Clark est réélu.

Cheyenne, Wyo., 24 janvier.—Les deux Chambres de l'Assemblée législative du Wyoming réunies aujourd'hui en séance conjointe, ont réélu à une grande majorité M. B. C. Clark, aux fonctions de sénateur des Etats-Unis. Les démocrates ont voté pour M. J. B. Kendrick.

Exécution de plusieurs anarchistes.

Tokio, 24 janvier.—Douze anarchistes reconnus coupables de conspiration contre le trône et les membres de la famille impériale, ont été exécutés dans la prison aujourd'hui. Deijiro Kotoku, le chef de la bande, et sa femme étaient du nombre. Kotoku était un journaliste, qui, par suite de ses articles radicaux, fut obligé de quitter le Japon et y a que quelques années. Il se rendit à San Francisco, Cal., où il dirigea pendant quelque temps une publication socialiste. Il revint ensuite à Tokio, et on lui attribua d'avoir concerté l'attentat qui a mené l'exécution aujourd'hui de douze des vingt-six conspirateurs. La sentence, de douze des autres fut commuée en détention perpétuelle. Les deux derniers furent mis en prison pour quelques années.

Télégrammes de félicitations.

Nashville, Tenn., 24 janv.—M. Luke Lea a reçu des télégrammes de toutes les parties du pays, et entre autres du Secrétaire de la Guerre, Dickinson, le félicitant de son élection au Sénat des Etats-Unis, où il va remplacer James B. Frazer. Dans une interview, ce matin, M. Lea a exprimé sa reconnaissance envers tous ceux qui lui ont donné leur appui, et a déclaré qu'il représenterait loyalement au Sénat tous les habitants du Tennessee, ses ennemis aussi bien que ses amis.

Les meurtriers de Ketchel sont condamnés à la réclusion perpétuelle.

Marshfield, Mo., 24 janvier.—Walter A. Dippy et Goldie Smith, accusés d'avoir tué le pugiliste Stanley Ketchel, ont été reconnus coupables de meurtre au premier degré, aujourd'hui, par le jury. Dans leur verdict les jurés ont recommandé au juge de ne pas appliquer la peine capitale mais de condamner les deux coupables à la réclusion perpétuelle. Ketchel, un des pugilistes les mieux connus aux Etats-Unis, avait été tué le 15 octobre dernier, pendant un séjour qu'il faisait dans la ferme d'un de ses amis, M. R. P. Richardson.

Vol important de bijoux.

Pittsburg, P. C., 24 janvier.—Pendant que M. William Thaw, jeune, et sa famille dinait hier soir à sept heures, des cambrioleurs ont pénétré dans leur demeure et en ont enlevé des bijoux ayant une valeur de 35 à 40,000 dollars. Au nombre de ces bijoux se trouve un collier de perles appartenant à Mme Thaw estimé au bas mot à 17,000 dollars. L'enquête ouverte par la police semblait démontrer que le vol a été commis grâce à la complicité d'une servante de la maison. M. William Thaw est un frère de Harry Kendall Thaw le meurtrier de l'architecte Stanford White.

C'est curieux. Du Rapiat n'est jamais ici à cette époque de l'année.

—Il a ses raisons. Il va à Saint-Petersbourg pour éviter le 1er janvier français, ou comme en Russie le 1er janvier tombe le 14, il revient en France. Il évite ainsi les étrennes.

THEATRES.

Théâtre de l'Opéra.

Jamais l'opéra de Puccini n'a autant plu à notre public que cette année; il serait difficile d'en expliquer la raison. L'ouvrage, il est vrai, est fort bien monté et non moins bien chanté; mais il en a été de même les fois précédentes et cependant les représentations n'en étaient pas aussi bien suivies. La Vie de Bohème a encore valu à ses interprètes un très légitime succès, et à la porte la recette n'a pas sonné creux; tout le monde y a trouvé son compte. Demain, seconde représentation de L'Attache du Moulin, l'opéra de Brousseau, que notre public n'a entendu qu'une fois, mais a écouté avec intérêt. Cette musique, comme tant d'autres, n'a pas, à sa première audition, été appréciée à sa véritable valeur; le rythme, la couleur, l'originalité, la portée, à cette audition, en ont paru étranges et ne seront goûtés qu'après que l'œuvre se sera acclimatée pour ainsi dire. Samedi, Thais, une autre nouveauté de la saison. C'est par erreur que nous avons dit que jusqu'ici la Direction nous avait donné deux nouveautés, c'est trois qu'il nous aurait fallu dire, car Thais n'avait jamais été chantée à la Nouvelle-Orléans avant cette année. Lakmé et le Trouvère sont à l'étude et passeront prochainement. Dimanche soir, le Grand Mogol, par la troupe d'opéraite.

ORPHEUM.

Les deux représentations d'hier à l'Orpheum n'ont été que la continuation du succès qu'avait obtenu le nouveau programme à sa première exécution lundi. Tous les artistes ont été félicités par les spectateurs qui remplissaient la salle. Il est prudent de prendre ses places d'avance cette semaine à l'Orpheum. Matinée tous les jours.

TULANE.

"Seven Days" l'amusante comédie que joue avec brio l'excellente troupe de Tulane fait chaque soir les délices des habitués de ce théâtre. Matinée aujourd'hui.

CRESCENT.

Le beau drame religieux joué cette semaine au Crescent: "The Rosary" excite un très vif intérêt comme le prouve la foule qui s'y presse à chaque représentation. Cette pièce est du reste interprétée par des artistes de tout premier ordre auxquels le public ne ménage pas ses applaudissements. Matinée demain.

COMPTES-RENDUS DE

L'Athénée Louisianais, (GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE) Paraisant tous les trois mois. Sommaire du fascicule du 1er janvier 1911. Procès-Verbaux. Joyly en Prose.—Juge Félix Verrier. Gouaches Louisianais (No. 1). Ma Tante Louise.—M. U. Marlouin Jr. La Comédie Française.—Mme Aimée Beugnot. Programme du Concours 1910-1911.

DINER D'ADIEU.

Le Cercle français qui s'honore de compter parmi ses membres les plus émérites le consul général de France, M. Veran Dejoux, n'a pas voulu qu'il lui donne un témoignage de haute considération; il lui a offert hier soir, dans ses luxueux salons, un banquet superbe auquel assistaient tous les membres. Comme toutes les fêtes que donne le Cercle, celle d'hier, pour avoir un caractère intime, n'en a pas été moins brillante. On y a passé d'aimables heures, et c'est la coupe en main que tous les amis de M. Dejoux lui ont souhaité un heureux voyage et un bon mois heureux séjour dans la lointaine ville qu'il va habiter, ville où la France a d'importants intérêts qu'elle ne peut confier qu'à un représentant en la compétence duquel elle sait en avoir toute confiance. Quand on est venu l'heure, chacun à son tour, des nombreux convives, a formulé dans le langage de son cœur, un vœu de circonstance, vœu dans l'expression duquel se mêlait un peu, beaucoup même de tristesse. M. Dejoux a reçu au milieu de nous six ans, croyons-nous; il a été de toutes nos "Fêtes"; il s'est associé à toutes les œuvres françaises, comme il en avait le devoir, c'est vrai, mais avec un intérêt qui indiquait qu'il y avait en lui le représentant de la France, il y avait aussi, l'ami; on conçoit donc les regrets que nous cause son départ. M. Albert Breton, président du Cercle, faisait les honneurs de la table; il avait en face de lui le Consul, et le premier, il a dit à son hôte distingué en quelle affectueuse estime il était tenu et combien tristement il n'aurait pas à la fin de sa carrière consulaire, comme il en avait eue, à regretter l'absence, dans leur ville où il avait tant et si bien travaillé pour son pays.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche. ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$1.25 Un an \$130.00 6 mois \$65.00 Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$16.25 Un an \$175.00 6 mois \$85.00

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$5.00 Un an \$50.00 6 mois \$25.00 Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$6.00 Un an \$60.00 6 mois \$30.00 Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition paraît chaque dimanche matin, elle est gratuite, non vendue, et ne doit être envoyée qu'avec un mandat-poste ou par traites sur express.

Feuilleton

DE— L'ABELLE DE LA N. O. No 49 Commencé le 30 Dec. 1910 LE GOUFFRE. GRAND ROMAN INEDIT Par CHARLES MEROUVEL DEUXIEME PARTIE LUTTES ET DETRESSE X L'ADIEU (Suite) Aux extrémités de l'Afrique comme dans cette Bologne qu'il aimait pourtant, comme on aime

son pays natal, elle le poursuivait comme la meute acharnée après le cerf qui fait de vains efforts pour s'en débarrasser. Lui, après une année de lutte contre lui-même, il ne tentait même plus d'échapper à cette obsession. Il s'y complaisait; il s'y enfonçait, comme dans un bain trop chaud qui le brûlait. Il l'entourait de tout ce qui pouvait la lui rappeler avec plus de force. Si avant de prendre le bâtiment qui devait l'emporter au Cap, il revenait à Rouves, c'était pour y retrouver ses traces, son souvenir, pour revoir le lit où il l'avait étendue, le salon où il avait entendu ses cris et dompté sa révolte. Ah! cette scène horrible, comme elle lui revenait encore à la mémoire avec plus de force à présent qu'il approchait de ce lieu désormais odieux pour lui et qui, pourtant, l'attirait plus que jamais, parce que c'était là qu'elle était venue à lui, confiante, en amie, la qu'il avait comprise d'une prière il l'aurait gagnée, conquise, félicité qu'il était payé de son sang. Et, dans une minute de folie il avait brisé ce bonheur, tué toute

espérance, causé d'irréparables maux, à lui d'abord et qui pouvait le savoir?... à elle peut-être! Tout ne l'annonçait-il pas? Jusqu'à cet hôtel fermé au lendemain d'un mariage qui lui avait paru logeur. Jusqu'à cette Tremblaye qui était abandonnée. Pourquoi? Pourquoi? Simou Craquet essayait en vain de le tirer de sa rêverie. Valuement il lui parlait des outlines de ses fermes qui marchaient à sonhait; des terres qui s'émoussaient; du petit Frébois, qui bracoissait hardiment depuis qu'il n'y avait plus de maître à Rouves, mais qui ne pouvait pas tout détruire parce que l'année était bonne au gibier. Le baron ne l'écoutait pas. Le bidet rouan cependant trotta bravement sur le chemin que son maître connaissait bien pour l'avoir tant de fois parcouru depuis sa jeunesse. Il traversait les villages déjà éveillés, car dans les campagnes il faut être matineux, penser les chevaux, soigner les bêtes, les conduire au champ, vaquer à tous les travaux qui ne veulent pas de paresse ni de retard. Il s'en allait galement, content de regagner son logis en y ramenant son maître. Tout à coup, Craquet dit: —Parallèle que les d'Andelle étaient bas percés avant le mariage qui les a retapés. Ils de-

vaient à Dieu et à diable. Les oroncières orlonent — Craquet disait mieux que ça — mais le bruit court qu'ils vont tous être payés. C'est l'argent de la demoiselle qui commence à danser. Elle en verre de dars. Le fils est un joueur fini, un enragé noceur. La dame de Marans en tenait pour l'ancien préfet, qui ne vaut pas cher non plus. Le mariage était un coup monté... Je me crois que ça s'emarchera pas tout seul... Les langues vont leur train... Il y en a qui parlent d'une faute. Le jeune gars déclara: —Moi je ne peux pas le croire. Elle était si franche, si honnête... Pourtant, certains prétendent que sans ça jamais elle n'aurait épousé ce pistolet-là... Le baron paraissait ne pas entendre. Simon Craquet continuait: —Pour tout dire, on parle d'un petit de la demoiselle... Le baron resta impassible et muet. Pourtant, aucune des paroles de son compagnon lui échappait. Il se disait encore: —J'ai été une cause d'opprobre et de honte pour elle! Il se rougeait les lèvres de colère lui-même. Il se rappelait les termes de la lettre de Mathilde lorsqu'elle lui écrivait: "Vous avez attristé pour tous jours une existence qui semblait

destinée au bonheur ou du moins au calme et au repos. "Que Dieu vous pardonne! "Moi je ne vous pardonnerai jamais." Un enfant! Craquet parlait d'un enfant. Les bruits du pays disaient qu'elle en avait un. Donc sa réputation était gâchée. Donc, si c'était vrai, il l'avait vuit doublement déshonorée! Et cet enfant qu'en avait-elle fait? Qu'était-il devenu? Il se rappelait encore cette autre phrase de la lettre qu'il avait tant de fois relue: "Je n'aurai pour vous et pour tout ce qui pourrait venir de vous qu'un ressentiment qui ne s'éteindra pas et un mépris mêlé de dégoût que rien ne saurait surmonter." Mais alors pour exécuter cette menace, cet enfant, et en effet il vivait, s'il était né, elle l'aurait abandonné, délaissé, reportant sur lui, le pauvre être issu de ses violences, de son crime, la haine qu'elle avait justement vouée à son père? Il en frémit un instant et puis il se rassura. Non, c'était impossible. La comtesse de Marans et sa chère Mathilde étaient incapables d'une telle cruauté. Si cet enfant vivait, elles en prendraient soin, elles l'aimeraient, elles ne feraient pas peser

sur cet innocent sans défense le poids de l'averlon qu'il méritait lui, le coupable, le seul. En juin, le soleil, à sept heures du matin, est déjà haut sur l'horizon. Il illuminait les plaines de la Sologne, les clochers des églises, les futales qui entourent les châteaux nombreux dans cette contrée de la chasse et de la pêche, deux plaisirs si recherchés de non jours. Bientôt le baron aperçut dans le lointain les hautes toitures de la Tremblaye. Son cœur se serra. Il aurait pu être le roi de ce domaine princier, posséder le cœur de sa maîtresse et ce cœur il l'avait brisé! Enfin il arriva aux environs de son propre manoir du lieu natal qu'il avait tant aimé. Il trouva à l'entrée de sa cour- tée avenue sa fidèle Luce qui l'attendait. Il sauta de voiture, envoya son conducteur aux écuries, en lui disant: —Soigne bien ce pauvre bidet... Il aura de fortes cources à faire tantôt et cette nuit... —Ne craignez rien. Nous sommes des amis... Pas vrai, Bébé? Le baron suivit à pied sa carriole en pressant la main de Luce qui le dévorait du regard et lui disait: —Tu n'es pas changé... Parie ne t'a pas été mauvais, dis?

Tu vas partir mais cette fois tu réussiras. —Peut-être. J'ai voulu te revoir et Rouves aussi avant de me remettre en route. —Oh vas-tu? —Très loin, mais plus comme autrefois... J'ai une mission, je ne suis plus seul... Oui, j'espère réussir et pourtant, je me sens triste à mourir. —Pourquoi? —Eh! ne le sais-tu pas? Elle garda le silence. Qu'aurait-elle pu dire? Eh! oui, elle le savait, la brave servante. Elle connaissait la faule; elle connaissait aussi le mariage de la demoiselle de Fel. N'en parlait-on pas dans tout le pays? Ne lui avait-il pas écrit lui-même deux lignes en lui disant: "Elle se marie! Je suis désemparé!" Comment aurait-elle pu lui faire oublier cette femme, qui lui tenait tant au cœur? Il erra deux heures dans son manoir, s'enferma dans sa chambre, regarda le portrait de sa mère, au revers duquel il avait écrit la date fatale: 6 juin! Il demoura un instant dans le salon où il avait trouvé Mathilde, la chambre où l'odieuse scène s'était passée. Puis il déjanna avec son ami Simon Craquet sans prononcer une parole, monta à cheval et